

La Lune rouge

Écrit par Johanovitch



Pour mon premier « polar », je vous propose une histoire sans grande prétention, avec ses flics typiques, ses bœuf-carottes bien odieux, son divisionnaire assez minable, et en prime, un « serial killer » assez surprenant. Bonne lecture !

Иоаннович

Sommaire :

- 01 Une affaire délicate
- 02 Que fait la police ?
- 03 Branle-bas de combat
- 04 Profilage
- 05 Inquisition
- 06 Le piège
- 07 Ombre et lumière
- 08 **Épilogue**

Une affaire délicate

Le jour était sur le point de se lever. À 5 h 30, Ahmed Bensaïd se rendait à son travail, technicien de surface, autrement dit homme de ménage, dans un immeuble de bureaux. C'était un sexagénaire qui, venu d'Algérie cinq ans plus tôt, avait oublié d'y retourner. Au pays, il n'aurait trouvé aucun travail et il ne voulait pas être à la charge de son fils, qui avec sa femme et ses trois enfants parvenait à peine à survivre. Travailleur clandestin, il pestait contre son employeur, le gérant de l'immeuble, qui détournait la plus grosse partie de l'enveloppe qu'on lui attribuait pour l'entretien des lieux en employant des " sans papiers ". Mais à qui se plaindre sans risquer de se faire rapatrier ? Perdu dans ses pensées, il buta soudain sur quelque chose qui gisait sur le sol. La ruelle n'était pas éclairée, et c'est à la lueur de l'aube naissante qu'il s'aperçut que c'était le corps d'une femme. Il était inutile d'être docteur pour voir qu'elle avait cessé de vivre. Elle était allongée sur le ventre, les mains attachées dans le dos, la jupe relevée et la culotte baissée jusqu'aux genoux. Aucun doute non plus sur la nature de l'agression qu'elle avait subie.

Ya'llah⁽¹⁾ ! J'y devrais pas m'en mêler. Mais j'pis pas la laisser comme ça. Faut qu'j'appelle les flics. Mais dans ma situation, c'est risqué.

La prudence lui dictait de s'enfuir au plus vite, mais il avait pitié de la malheureuse. Elle ne méritait pas de rester comme ça, les fesses à l'air !

Un Bicot, travailleur clandestin, ça f'rait un coupable idéal. Bon, j'vais pas dire mon nom et j'vais pas attendre qu'ils viennent. Après, à eux d's'en charger...

Il se rendit donc à la cabine téléphonique la plus proche et relata sa découverte macabre sans se faire connaître et en raccrochant aussi vite que possible. Puis il se dépêcha de se rendre au travail et y arriva juste à temps. Bien lui en prit, car tout retard s'accompagnait d'une baisse d'un salaire déjà minimaliste.

Le crime ayant été perpétré dans le 8^{ème} arrondissement de la ville, c'est donc son commissariat qui fut chargé de l'enquête. Le commissaire divisionnaire Bertrand Le Goff fit convoquer dans son bureau le capitaine Pierre Deschamps. Le secteur était relativement calme et la criminalité assez modeste. Des prostituées arrêtées pour racolage sur la voie publique, des voleurs à la tire rapidement serrés et coffrés, rien de bien méchant. La dernière affaire de meurtre remontait à plusieurs années, et encore était-ce un règlement de compte entre truands.

– Capitaine, vous héritez d'une affaire assez délicate. Il n'y a encore jamais eu chez nous de viol suivi de meurtre. Je compte sur vous et vos hommes pour tirer cette affaire au clair au plus vite.

– Nous ferons tout notre possible, Monsieur le Divisionnaire. Quitte à ne plus dormir jusqu'à ce qu'on découvre et arrête le meurtrier.

– Je ne vous en demande pas tant. Vous devez tout de même avoir l'esprit clair !

Le capitaine Pierre Deschamps était un homme de trente-six ans, plutôt bel homme d'ailleurs, grand, brun aux yeux verts. Autant dire qu'il ne passait pas inaperçu auprès des femmes. Mais il avait une maîtresse exigeante et féroce jalouse, à laquelle il était rigoureusement fidèle. Il se rendit à l'institut médico-légal où le médecin légiste avait autopsié la victime.

– Alors, Toubib, qu'est-ce que vous pouvez déjà me dire ?

Julien Lemarchand, un vétérinaire de la maison, n'aimait pas trop être bousculé.

– Doucement, jeune homme. Vous ne pouvez pas attendre mon rapport ? Vous l'aurez sans faute en fin de journée...

– Ça risque d'être un peu tard pour nos investigations. Faut battre le fer tant qu'il est chaud. Déjà qu'les photos de la scène du crime ne nous indiquent pas grand chose, au moins qu'on ait quelque chose pour commencer, non ?

– Bon, mais j'ai pas grand-chose à vous donner. Cet assassin a été particulièrement habile. Cette femme a été violée et sodomisée, mais pas la moindre trace de sperme. Soit il a utilisé un godemiché, soit il portait une capote. De même, aucun poil pubien à part ceux de la victime. Par conséquent, rien qui puisse nous permettre la moindre identification. Ah, j'oubliais : la victime a été chloroformée juste avant, donc elle ne s'est pas défendue et il n'y a aucune cellule épithéliale sous ses ongles.

Le capitaine faisait grise mine. Comment retrouver quelqu'un qui n'avait laissé aucune trace ? Le médecin avait l'air de trouver la situation amusante.

– Voilà, Sherlock. À vous de jouer maintenant, amusez-vous bien !

– Dites, Toubib, vous n'oubliez rien ? Comme par exemple...

– L'heure du crime et la cause du décès ? Bon, la victime est morte entre 1 h et 1h 30 du matin. La cause du décès est la rupture des vertèbres cervicales. Autrement dit, on lui a tordu le cou. Ce type a dû faire partie des commandos.

– Bon, c'est peu mais c'est mieux que rien.

Le capitaine rassembla sa brigade dans la salle de conférence pour faire le point de la situation. Cette brigade se composait de cinq lieutenants, dont une jeune fille sortie trois ans plus tôt de l'ENSOP⁽²⁾ avec un rang plus qu'honorable.

– Bon, les enfants, on n'a quasiment rien à se mettre sous la dent. Alors, on va commencer par les grands classiques. Paul et Jules, vous allez user vos semelles dans une enquête de voisinage.

Paul Frankeur, jeune recrue de vingt-six ans était assez petit et trapu, et d'un tempérament explosif.

– Mais Patron, dans c'te ruelle, y'a que des garages privés. Comment voulez-vous qu'on trouve des témoins ? Faut pas rêver !

– Ratissez tout autour. Avec un peu de chance, quelqu'un aura vu ou entendu quelque chose. Allez, exécution !

Jules Machez, à vingt huit ans, était le plus vieux de la brigade. Il avait un physique plutôt agréable et un caractère facile. Il accepta sans peine la mission.

– C’est bon, patron. On leur f’ra cracher le morceau, quitte à user de mon charme pour séduire les ménagères. Faites-nous confiance.

– Parfait, allez-y. Loïc et Yvan, vous allez interviewer tous nos indics. Et ne les lâchez pas sans qu’ils vous donnent quelque chose, même si ça n’a pas trop de rapport avec l’affaire.

Loïc Simonet était jeune homme de vingt-cinq ans, plutôt beau gosse et bien plus calme que son collègue Paul. Quand à Yvan, deux ans plus âgé, c’était un garçon plutôt effacé qui ne se serait jamais permis de discuter un ordre de son chef. Ils partirent donc tous deux à la recherche des indicateurs.

– Amélie, tu viens avec moi. Va falloir annoncer la nouvelle à la famille, et ça va pas être de la tarte. La pauvre était mariée et avait deux enfants en bas âge.

Amélie était tout à la fois ravie et anxieuse. Ravie, car elle serait seule avec Pierre, pour qui elle avait eu le coup de foudre dès le premier jour de sa prise de fonction. Anxieuse, car la mission qu’ils allaient remplir était bien la plus pénible de leur boulot. Annoncer ce malheur à des proches et être témoin de leur désespoir étaient vraiment les pires choses qu’ils avaient à faire. Mais cela faisait aussi partie de leurs obligations professionnelles. Après avoir rempli ce triste devoir, ils retournèrent au *bahut*, c’est ainsi qu’ils appelaient leur commissariat, pour finir de remplir des rapports en souffrance. Lorsqu’arriva le soir, les deux équipes furent de retour.

– Alors, Paul, résultat des courses ?

– Que dalle, patron. À c’t’heure-là, ils pionçaient tous comme des bienheureux. Pas d’bol pour nous ! De toute façon, si elle a été chloroformée, elle a pas pu crier. Donc...

Pour détendre un peu l’atmosphère, Jules dit :

– Y’a plusieurs mémés qui m’ont filé un rencart en douce. J’ai vraiment l’air d’un gigolo ?

Cette remarque fit bien rire Amélie. Imaginer Jules dans les bras d’une quinquagénaire ou plus était tout simplement hilarant. Elle ne put s’empêcher d’imaginer Loïc dans la même situation. Lorsqu’elle avait rejoint la brigade, ce dernier avait tenté sa chance auprès d’elle. Elle était plutôt mignonne, brune aux yeux bleus, et assez bien faite. Mais comme elle avait déjà eu son coup de cœur pour le capitaine, elle lui fit gentiment comprendre qu’il perdait son temps. Il avait accepté de se faire « jeter » et depuis, il la traitait comme ses autres collègues.

– Amusant. Tu devrais en profiter. On dit bien que c’est dans les vieilles marmites qu’on fait les meilleures soupes, non ? Bon, et vous, qu’est-ce que ça a donné ?

C’est Loïc qui fit le rapport.

– Pas grand choses, Patron. Des broutilles sur des pickpockets, mais rien qui concerne notre affaire. Apparemment, personne n’a rien vu ni entendu.

– Eh bien, va falloir procéder autrement. Mais pour ce soir, on peut plus rien faire. Allez, évacuez et reposez-vous bien cette nuit. Demain, on aura pas mal de boulot.

À ce moment-là, le portable de Pierre sonna. C'était sa maîtresse qui commençait à trouver le temps long. Il n'était pourtant pas si tard.

– Oui, on vient juste de finir. Laisse-moi le temps, bon sang ! Oui, j'ai pas oublié. Je dîne chez toi ce soir, et après...

Soudain il vit que ses lieutenants étaient encore là et qu'ils s'amusaient visiblement de la situation.

– Z'êtes encore là, vous ? Allez, disparaissez, bande de voyeurs !

Ils ne se le firent pas dire deux fois et décampèrent à toute vitesse en riant...

(1) Mon Dieu.

(2) École Nationale Supérieure des Officiers de Police.

Que fait la police ?

Un an plus tôt, Pierre Deschamps et Sylvie Beaufort s'étaient rencontrés chez des amis communs, Odette et François Duchemin. Pierre n'était pas dupe. Encore une tentative de ses amis pour lui trouver chaussure à son pied.

Encore une malheureuse qu'ils vont essayer de me coller dans les bras. La pauvre va rentrer bredouille, comme les autres. Enfin, heureusement qu'Odette est un vrai cordon bleu. Rien que pour ça, ça vaut le coup.

Lorsqu'ils furent présentés l'un à l'autre, Sylvie et Pierre ressentirent en même temps une irrésistible attraction physique, mais rien à voir avec un coup de foudre. Sylvie était une jeune femme de trente et un ans, blonde aux yeux bleus, pas spécialement jolie, mais possédant un charme certain. Le repas, comme d'habitude, était fameux et avant la fin de celui-ci, ils savaient tout l'un de l'autre grâce au bavardage indiscret d'Odette. C'est ainsi qu'il apprit qu'elle était hôtesse de l'air dans une importante compagnie aérienne et qu'elle avait déjà visité la plupart des capitales du monde. Après le repas et quelques discussions de politesse, il se proposa de la raccompagner, ce qu'elle accepta volontiers. Lorsqu'ils furent devant chez elle, elle se tourna vers lui et lui dit, avec une certaine lueur dans le regard :

– Vous prendrez bien un dernier verre ? J'ai tout ce qu'il faut chez moi.

Pour Pierre, l'invitation de Sylvie ne laissait planer aucun doute, et le mot « sexe » était écrit en filigrane dans sa voix et son regard. Il ne s'était pas trompé et la nuit torride qu'ils passèrent ensemble confirma ce qu'ils avaient tous les deux supposé. Ils étaient sexuellement compatibles et particulièrement bien assortis. Ils décidèrent de ne pas s'engager plus, le *statu quo* leur convenait parfaitement. Se voir de temps en temps pour faire l'amour leur paraissait largement satisfaisant.

Lorsqu'il arriva chez Sylvie, elle l'attendait vêtue d'un yukata. Sans avoir besoin de vérifier, il sut qu'elle ne portait rien d'autre. Il savait déjà en quoi consisterait son dessert. Elle l'accueillit en s'inclinant et en lui disant :

– Okaerinasai, Goshujin-sama⁽¹⁾.

Il s'inclina à son tour et lui dit avec une pointe d'humour :

– Merci de prendre soin de moi.

Le dîner était raffiné et délicieux. Sylvie aussi était une cuisinière hors pair. Après quoi, comme l'avait subodoré Pierre, elle l'entraîna dans la chambre et le déshabilla avec art et diligence. De son côté, il lui suffit de défaire l'obi⁽²⁾ de son yukata pour que le léger vêtement glisse au sol lorsqu'elle abaissa les bras. Lors de leur étreinte, bien qu'elle parvînt à l'orgasme, Sylvie sentit que quelque chose n'allait pas.

– Mouais, c'était pas mal. Mais j'ai connu mieux... bien mieux.

– T'as pourtant joui, non ?

– C'est vrai, mais d'habitude, c'est bien plus intense que ça. Dis-moi, mon poulet, tu n'aurais pas butiné la petite Amélie avant de venir ici ?

– Ça va pas ? C'est qu'une gamine !

– Elle a vingt-trois ans, je crois. À cet âge, ce n'est plus une gamine. De plus, elle est assez appétissante et je comprendrais que tu sois tenté. Par contre, je ne te pardonnerais jamais de céder à la tentation. Tant qu'on est ensemble, tout ton corps m'appartient, et en particulier ce que tu sais.

– Sois tranquille, ça ne m'a jamais traversé l'esprit. Non, j'ai mal dormi la nuit dernière. J'ai fait des cauchemars dont je ne me souviens plus. Je me suis réveillé tout cassé ce matin. Et puis, cette affaire qui nous est tombé dessus me fout à plat !

En fait, Pierre n'était pas honnête avec lui-même. Bien sûr, il avait remarqué la petite Amélie, et elle lui plaisait bien. Elle avait juste vingt ans lorsqu'elle avait été affectée au commissariat, et Pierre n'avait pas osé s'avouer qu'il en était tombé amoureux, sans doute retenu par leur différence d'âge et de position. Étant son supérieur, cela aurait été mal vu de s'intéresser trop à elle.

– Allez, viens dans mes bras, mon gros bébé. Maman va te bercer.

– Oh oui, oh oui !

Après une bonne nuit de sommeil, Pierre se réveilla en pleine forme. Et lorsque Sylvie lui proposa de prendre sa douche avec elle, il n'hésita pas une seconde. Inutile de préciser ce qu'ils firent durant cette douche crapuleuse. Toujours est-il que cette fois, Sylvie fut parfaitement comblée.

Une semaine plus tard, l'enquête piétinait toujours. Le rapport de la police scientifique était encore plus maigre que celui du légiste. Aucune empreinte digitale, tant sur le corps de la victime que sur ses vêtements. La corde qui avait ligoté ses mains était d'un modèle si courant qu'il était impossible de la tracer. Les seules cellules trouvées sur celle-ci appartenaient à la

victime. L'assassin portait sans doute des gants. Enfin, aucune empreinte de chaussure sur le sol. Il avait sans doute pris soin de les effacer. Le Contrôleur Général, supérieur hiérarchique du divisionnaire, l'appela pour lui passer un savon.

– Alors, Le Goff, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous dormez ou quoi ? Dépêchez-vous d'appréhender quelqu'un de façon à museler les médias.

– Mais, Monsieur, nous n'avons pour l'instant aucun suspect !

– Je veux pas le savoir ! Remuez-vous un peu si c'est encore de vos compétences. J'attends un résultat rapide, compris ?

Le commissaire voyait très bien ce qu'il avait voulu dire. À mots à peine couverts, il l'avait traité d'incapable, ce qui d'ailleurs n'était pas loin de la vérité. Sorti avec un rang modeste de l'ENSOP⁽³⁾, il avait lentement gravi les échelons. Ce n'est qu'après plusieurs tentatives qu'il réussit le concours de commissaire. À cinquante-quatre ans, il avait enfin été promu divisionnaire et affecté dans ce minable commissariat. Une voie de garage, en quelque sorte. Il y végétait depuis deux ans et la retraite n'était plus très loin. Cette affaire serait sans doute son *Chant du Cygne*, et il tenait à partir en beauté. Il convoqua donc Pierre pour lui mettre à son tour la pression. Il fallait absolument que son commissariat résolve cette affaire. Pierre avait bien compris que son patron s'était fait remonter les bretelles en haut lieu. Il rassembla donc sa brigade pour établir de nouveaux plans.

Paul, comme d'habitude, ne décolérait pas.

– C'est quoi ce mec, un fantôme ? En tout cas, si j'lui mets la main dessus, il n'arrivera pas en un seul morceau chez le juge d'instruction, j'vous l'garantis !

– C'est ça ! Tu veux te faire lourder de la flicaille ? Les bavures, c'est pas trop apprécié en ce moment, lui répondit Jules.

Le capitaine intervint pour couper court à ce débat déontologique.

– Bon, ça suffit, les poussins. Pas la peine de se faire du cinéma, faut s'bouger les fesses, sinon ça va barder pour nous. Il ne nous reste plus qu'à « interviewer » les délinquants sexuels fichés. Avec un peu de chance, notre homme est l'un d'eux.

Paul ricana :

– Ah bon, y'en a tant qu'ça dans l'secteur ? Les seuls que nous ayons sont des exhibitionnistes, pas fichus d'faire du mal à une mouche. Alors...

– Les exhibitionnistes et les pédophiles ne nous intéressent pas. Notre crime n'est pas dans leur corde. Les seuls concernés sont les violeurs. Il va donc falloir ratisser large, avec l'aval du juge d'instruction, bien sûr, puisque nous allons sûrement déborder notre secteur.

Le juge d'instruction ne fut pas facile à convaincre. Opérer sur le secteur des autres commissariats était assez mal vu par ceux-ci. Cependant, comprenant que c'était la seule chance d'identifier l'assassin, il donna à Pierre toutes les commissions rogatoires nécessaires.

La brigade se mit donc en branle et se partagea les secteurs de recherche par binômes. Seule Amélie était restée avec Pierre au commissariat.

– Patron, j’apprendrai jamais rien si je ne vais pas sur le terrain, vous ne croyez pas ?

– Tu as sans doute raison. Mais là, c’est particulier. Ces types sont des obsédés sexuels et la visite d’une femme, surtout aussi jolie que toi, ne ferait que les exciter. C’est pourquoi il valait mieux que tu restes ici. Mais c’est promis. Dès que possible, je t’enverrai au charbon.

– Vous pouvez compter sur moi pour vous rappeler votre promesse, Patron !

Par la fenêtre de son bureau, à l’étage, Le Goff observait le capitaine et son lieutenant. Cette petite Amélie lui plaisait beaucoup. À cinquante-six ans, il avait toujours une libido exigeante et, même s’il ne manquait pas d’occasions de la satisfaire, la jeunesse et la fraîcheur de la jeune femme lui donnaient des bouffées de chaleur et des vagues de désir qui se traduisaient immédiatement par de puissantes érections. Mais même s’il portait encore beau avec sa chevelure argentée, artificiellement bien sûr, il savait qu’il n’avait aucune chance. La façon dont elle regardait le capitaine ne laissait planer aucun doute. Elle en était dingue amoureuse !

Pendant trois jours, les lieutenants avaient perquisitionné chez tous les violeurs fichés et les avaient interrogés. Malheureusement, ils avaient tous un alibi en béton, ce qui fut rapidement vérifié. Leur homme n’était donc pas parmi eux. Paul écumait de rage et de frustration.

– Nada, niente, peau d’balle ! Z’ont tous un alibi, ces enfoirés ! Y’a de quoi s’taper l’cul par terre !

– Ça va Paul, du calme. On finira bien par trouver quelque chose. Faut pas désespérer.

– Z’en avez d’bonnes, Patron. Depuis l’temps qu’on cherche, on aurait dû trouver, non ?

– Pas forcément. Avec un peu de chance, il fera bien une erreur, et là, on lui tombe dessus.

– Vous êtes vraiment optimiste, Patron, lui dit Jules. Il a l’air de bien connaître nos procédures et nos moyens d’identification. Aucune chance de le pister s’il se tient à carreau.

Comme l’avait prévu et craint le Contrôleur Général, la presse commença à se déchaîner. Des articles parurent à la “ une ” des journaux avec des titres dont le plus modéré était : « *Que fait la police ?* ». Quant aux textes, ils n’étaient pas tendres envers la force publique. Bientôt, le public réagirait à son tour.

La situation en était là lorsqu’un second crime, en tout point identique au premier, fut découvert...

⁽¹⁾*Bienvenue, maître.*

⁽²⁾*Ceinture de soie fermant un kimono ou un yukata.*

⁽³⁾*École Nationale Supérieure des Officiers de Police.*

Branle-bas de combat

Prévenu au petit matin, Pierre se rendit aussitôt à la morgue. Le légiste ne fut pas surpris de le voir arriver si vite. L'autopsie était déjà terminée et il avait aux lèvres un petit sourire en coin.

– Vous voulez tout savoir, n'est-ce pas ? Alors prenez mon précédent rapport, et changez juste le lieu et l'heure du décès. Entre minuit trente et une heure pour être précis. On dirait bien que notre assassin s'enhardit. À cette heure, il y a encore pas mal de monde dehors.

– Ce mec commence à me taper sur le système !

– Ah, tout de même un peu de neuf. Cette fois, il a découpé au couteau la culotte et le sous-tif de la victime. Vous imaginez sans peine pourquoi ! Au fait, qu'est-ce qui vous fait croire que c'est un homme ?

– Ah, ne m'embrouillez pas, Toubib ! Vous voyez une femme faire ça ?

– Vous seriez surpris de savoir de quoi elles sont capables... Eh bien, bonne chance, Sherlock. Vraiment, je n'aimerais pas être à votre place !

Bien entendu, le rapport de la scientifique était aussi maigre que le précédent. Le divisionnaire convoqua à nouveau Pierre dans son bureau.

– Bon, cette fois, il est clair que nous avons affaire à un tueur en série. L'affaire va sûrement être reprise par le commissariat central, avec notre participation puisque les crimes ont été commis dans notre secteur.

– Je leur souhaite bien du plaisir ! S'ils pensent y arriver mieux que nous, qu'ils essaient. Ils vont vite déchanter !

Pierre réunit une fois de plus sa brigade pour la tenir au courant.

– Bon, les poussins, on nous retire l'affaire, mais on nous laisse la charge de la prévention.

Paul, bien sûr, explosa comme à son habitude :

– Ben merde alors ! Si par bol ils arrivent à serrer le gus, j'veux bien m'faire moine !

– La tonsure t'ira très bien, Paul, lui susurra Jules, je suis impatient de voir ça !

– Bon, ça va bien vous deux. En attendant, on va organiser des rondes avec les bleus*. Je vais demander au brigadier Courjus de nous établir un planning. Vous irez vous aussi, les rigolos.

– Euh, faudra y passer la nuit, Patron ? Parce que j'avais un rencard ce soir avec un super canon et...

– Ça va bien, Loïc, pour une fois, tu feras ceinture. Ça te reposera. Bon, les mêmes binômes que la dernière fois. Allez, rompez !

– Et moi, je fais quoi ? demanda Amélie, visiblement inquiète.

– Comme la dernière fois, ma pauvre.

– Ah non, Patron, pas ça, c'est trop dur !

– Tes collègues y sont tous passés. Il est vrai que c'était pour des accidents et non des crimes. Il est nécessaire que tu t'endurcisses un peu si tu veux faire carrière dans la police.

– Bon, c'est vous le chef, dit-elle d'un air résigné.

– Et puis ce soir, on fera une ronde ensemble comme les copains. Ça te va ?

Si ça lui allait ! Se retrouver seule la nuit avec son capitaine adoré, elle n'aurait jamais espéré que cela pût arriver un jour. C'est avec enthousiasme qu'elle lui répondit :

– D'accord, Patron ! Je vous promets d'ouvrir l'œil. Et... merci beaucoup.

– De rien, je t'avais promis de t'envoyer sur le terrain, non ?

Le brigadier remit à Pierre le planning des rondes. Il prit donc connaissance des secteurs et des horaires de ses patrouilles avec Amélie. Le brigadier avait fait du bon boulot : les secteurs se chevauchaient et les horaires étaient tels qu'aucun coin ne restait sans surveillance plus de cinq minutes. Aussi habile que soit le meurtrier, il lui serait quasiment impossible de se manifester ce soir-là. C'est du moins ce que tout le monde espérait. La nuit fut donc calme, et vers trois heures du matin, un violent orage éclata. Pierre et Amélie, qui se trouvaient dans la rue, furent très vite complètement trempés. Amélie prit la main de Pierre et se mit à courir.

– J'habite juste à côté, Patron. Venez chez moi pour vous sécher. Je m'occuperai aussi de vos vêtements.

Lorsqu'ils y furent, elle lui dit :

– Vous devriez prendre une douche bien chaude, sinon vous allez prendre froid. Pendant ce temps, je mettrai vos vêtements à sécher.

– Et toi ? Tu risques aussi de prendre froid, non ?

– Ne vous inquiétez pas. J'irai tout de suite après vous.

Ainsi firent-ils, et un peu plus tard, ils se retrouvèrent au salon avec pour tout vêtement une serviette de bain. Pierre était assez gêné de se retrouver dans une telle situation, en présence d'une jeune fille elle aussi à moitié nue.

– Je vais nous faire un café bien chaud. Ça nous réchauffera.

Sylvie avait raison, elle est plutôt appétissante, cette petite. Difficile de résister à la tentation... Mais bon, pas la peine de me faire du cinéma, on ne va pas du tout ensemble, hélas !

Tandis qu'ils sirotaient leur café, Amélie regardait Pierre avec une lueur coquine dans les yeux.

– Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai un truc bizarre sur le nez ?

– Non... Vous savez que vous êtes plutôt bien fait ?

Pierre rougit sous le compliment de la petite dévergondée.

– Merci. Tu n'es pas mal non plus.

– Seulement pas mal ? Vous savez, Patron, je...

Amélie hésita un court moment. Elle n'aurait sans doute plus jamais une pareille occasion. Il fallait se lancer, quitte à se faire rejeter.

- Quand je vous ai vu la première fois, je... je suis tombée amoureuse de vous. Alors...
- Je suis flatté de tes sentiments, mais, outre que je suis trop vieux pour toi, tu sais que j'ai déjà quelqu'un. Donc je suis désolé, mais...
- Patron, dites-moi franchement, est-ce que vous l'aimez vraiment ?
- Je te mentirais si je te répondais oui. Nous nous entendons très bien physiquement, et ça nous convient parfaitement de ne pas aller plus loin.
- S'il n'y a pas d'amour entre vous, qu'est-ce qui vous empêche d'aimer quelqu'un d'autre ? En le faisant, vous ne la tromperiez pas, n'est-ce pas ?
- Eh bien, c'est que j'ai promis de résister à la tentation, et je t'assure que c'est plutôt dur...
Surtout en ce moment, bon sang !
- Ne me dites pas que je ne suis pas à votre goût ! Je ne vous inspire vraiment pas ? dit-elle avec une lueur incendiaire dans les yeux.

Pierre eut du mal à déglutir. Bien sûr qu'elle l'inspirait. Et sa serviette soulevée à un endroit stratégique en était la preuve. Mais cette fois, ce n'était pas la même chose qu'avec Sylvie. Il y avait bien plus qu'une simple attraction physique.

Oh, et puis merde ! Je vais sûrement le regretter après, mais là, je peux plus... Tant pis !

Pour toute réponse, il l'attire à lui et l'embrasse. Elle s'était totalement abandonnée à son étreinte et son baiser. Leurs serviettes eurent vite fait de tomber, et le canapé du salon accueillit leurs premiers ébats. Après des préliminaires savamment exécutés par Pierre, lorsqu'il la pénétra, il s'aperçut avec surprise qu'elle était encore vierge.

- Mais... Alors tu n'as jamais...
- Je réservais ma virginité à l'homme que j'aimerai. Et c'est vous. Alors allez-y, n'ayez pas peur de me faire mal.

En fait, la douleur ne fut pas si forte, et Pierre réussit sans peine à l'amener au septième ciel. Ils allèrent ensuite dans la chambre pour continuer à se découvrir.

Après une fin de nuit assez agitée et quelques heures de repos, ils se réveillèrent assez tard dans la journée. Amélie se blottit dans les bras de Pierre et l'embrassa avec fouge et passion.

- C'était merveilleux, *Patron*, je pense que physiquement, nous nous entendons plutôt bien, n'est-ce pas ? Oh, je t'aime... Je t'aime tant...
- C'est vrai, mais il n'est pas nécessaire de mettre les autres au courant. La hiérarchie n'apprécie pas trop ce genre de relations. Au bahut, il faudra se conduire comme d'habitude, d'accord ?
- Bien sûr, mon chéri. Je ne t'appellerai Pierre et je ne te tutoierai qu'en privé.
- Bon, je romprai avec Sylvie à sa prochaine escale. Ça ne devrait pas poser trop de problèmes.
- C'est vrai ? Oh, Chéri, je n'osais pas te le demander ! Merci, mon amour !

Ils allèrent au commissariat, séparément, bien sûr. Inutile de faire jaser leurs collègues. Surtout que les lieutenants savaient sûrement qu'elle était amoureuse de lui. Il était bien le seul à ne jamais l'avoir remarqué.

Les rondes se poursuivirent durant toute une semaine, au grand désespoir de Loïc. De leur côté, les plus fins limiers du commissariat central avaient remué ciel et Terre, mais en vain. Ils étaient aussi bredouilles que la petite brigade du 8^{ème}. Ils renforcèrent alors les équipes de prévention, ce qui permit au capitaine et ses lieutenants de se reposer un peu. Pierre et Amélie en profitèrent pour approfondir leur relation secrète. Certes, ils ne se voyaient pas tous les soirs, mais seulement quand le désir de l'un ou de l'autre se montrait impérieux.

Un matin, une lettre adressée à Pierre, lui fut remise par le brigadier.

– Patron, on l'a trouvée ce matin dans la boîte en arrivant.

Pierre décacheta l'enveloppe et en sortit la missive suivante :

« Salut, poulet !

Vous voir pédaler dans la choucroute comme des minables est aussi jouissif que ce que je fais à ces dames... Tu peux bien envoyer tous tes chiens renifler partout, ils ne me trouveront pas. À partir de maintenant, je vais être le pire de tes cauchemars. Et malgré toutes vos précautions, je continuerai à m'amuser. Alors, à la prochaine, dans pas longtemps...

L'Ombre.»

Effectivement, deux jours après, malgré les rondes de surveillance, un troisième cadavre fut retrouvé au petit matin...

**Policiers en uniforme*

Profilage

La lettre de “ l'Ombre ” avait mis Pierre dans tous ses états. Comme pour le rapport du légiste et celui de la scientifique, on ne put rien tirer de cette lettre : papier et enveloppe ordinaires, texte tapé sur ordinateur et imprimé. Probablement composée dans un cybercafé. Autant chercher une aiguille dans toutes les meules de foin du département ! De plus, les seules empreintes digitales relevées furent celles du brigadier et de Pierre, qui seuls avaient eu la lettre en main. Et la découverte d'un troisième crime amena sa fureur à son paroxysme. Surtout après ce que lui avait dit le légiste.

– Notre homme a sûrement une veine de cocu. Trouver une victime à l'endroit et au moment-même où la rue n'était pas surveillée, fallait connaître le détail des rondes !

– Mais ça ne lui laissait pas le temps de...

– C'est bien pour ça que la victime a été tuée ailleurs ! Après quoi, il l'a gentiment ramenée à l'endroit-même où il l'avait agressée.

- Attendez un peu, vous insinuez que ça pourrait être quelqu'un de la maison ?
- Ou encore un complice travaillant chez nous. Une taupe, en quelque sorte. Ils ont dû arriver à la même conclusion là-haut, alors attendez-vous à voir débarquer bientôt les *bœuf-carottes**.
- Manquerait plus que ça ! Comme si on n'était pas assez emmerdés par ce fumier...
- En tout cas, seul détail nouveau : cette fois, il a aussi découpé au couteau la robe de sa victime. S'il continue comme ça, la prochaine sera à poil !
- Parlez pas de malheur, j'espère qu'on le coincera avant !
- L'espoir fait vivre... Bonne chance, Sherlock !

Pierre fit à nouveau le point avec sa brigade.

- Cet enfoiré commence sérieusement à nous pourrir la vie ! Si je le tenais, je vous assure que...
- Du calme, Patron, qu'est-ce qu'on deviendrait si vous pétez les plombs ? lui dit Paul, lui-même spécialiste en “ pétage de plombs ”.

Jules semblait perplexe.

- Dites, Patron, vous croyez que ça pourrait être quelqu'un de chez nous ?
- L'idée me hérise, mais on ne peut pas la rejeter. C'est soit un flic, soit quelqu'un qui le renarde... Attendez-vous à une désagréable visite bientôt.
- Quoi ? Les sadiques de l'IGPN, lança Loïc. C'est sûrement pas ici qu'ils trouveront quelque chose.
- Mais j'en suis persuadé. J'ai toute confiance en vous. Enfin, laissons-les s'amuser, s'ils ont du temps à perdre...

Effectivement, deux inspecteurs de l'IGPN avaient été chargés du personnel du 8^{ème} arrondissement. Avant de venir les “ interviewer ”, ils commencèrent par faire une enquête approfondie sur chacun d'eux, remontant jusqu'à la marque du biberon employé par leur mère pour les faire téter.

Amélie demanda alors :

- Et maintenant, Patron, qu'est-ce qu'on va faire ?
- Comme d'habitude, des rondes, mais cette fois sans “ trous ” dans les secteurs et les horaires ! Va falloir bosser encore plus.
- Ah non, Patron, pas ça ! Ma copine risque de me larguer si je ne m'occupe pas plus d'elle, se lamenta Loïc.
- Pourquoi, tu es en peine pour en trouver une autre ?
- Non, pas vraiment. Mais avec ces horaires de dingue, c'est pas demain la veille !
- Bon, les poussins, allez vous reposer un peu. On se retrouve ici ce soir pour distribuer les secteurs et former les équipes.

Avant de partir, Yvan jeta un long regard à Jules. D'un naturel timide et effacé, il avait étonné tout le monde en entrant à l'ENSOP. Mais le plus surprenant est qu'il en était sorti second de sa promotion. D'autant plus qu'il cachait un trait particulier de sa personnalité. Yvan, depuis son plus jeune âge, était attiré par les garçons, les filles le laissant parfaitement indifférent. Bien sûr, personne n'était au courant, ni dans son voisinage, ni au commissariat. Bien que la ségrégation sexuelle soit devenue illégale, l'homophobie avait la vie dure, surtout dans les secteurs à majorité masculine, comme la police. À son arrivée au commissariat, il avait eu le coup de foudre pour Jules. Ce dernier n'était pourtant pas spécialement beau, comme Loïc, mais il dégagait un certain charme auquel Yvan fut immédiatement sensible. Il ne s'était jamais déclaré, de peur de choquer, voire de dégoûter Jules, qui très certainement était hétérosexuel. Aussi souffrait-il en silence de sa solitude. Le soir venu, Pierre annonça la répartition des secteurs et la formation des binômes :

– Jules, tu seras avec Yvan, Loïc avec Amélie, soyez sages, d'accord ? Et Paul avec moi.

Le cœur d'Yvan faillit s'arrêter. Il allait patrouiller la nuit, seul avec Jules. Il n'aurait jamais espéré une telle opportunité.

– Et vous êtes sûr, Patron, qu'il ne pourra pas nous filer entre les doigts ?

– T'inquiète, Paul. J'ai veillé avec le brigadier à ce qu'il n'y ait aucun " temps mort ". Même une souris ne nous échapperait pas ! Allez, les poussins, en selle !

Yvan se sentait nerveux. C'était la première fois qu'il était seul avec Jules. Une telle occasion ne se représenterait peut-être plus. Il fallait dire quelque chose...

– C'est sympa d'être avec toi. On va pouvoir faire plus ample connaissance, tu ne crois pas ?

– Oh, mais je te connais mieux que tu ne le penses, répondit Jules.

– Q-Que veux-tu dire par là ?

– Eh bien, que les gens *comme nous* se reconnaissent d'habitude, non ? Surprenant que tu l'aies jamais deviné pour moi !

– Tu veux dire que toi aussi... Je ne l'aurais jamais cru. Allez, tu me fais marcher...

Jules s'arrêta, prit Yvan dans ses bras et lui offrit le plus langoureux des baisers.

– Tu me crois maintenant. Tu sais, je l'ai deviné dès le premier jour, mais j'ai préféré attendre une occasion comme celle-ci. Où le fait d'être ensemble ne soit pas suspect. Toi aussi, tu m'as tout de suite plu.

– Oh, Jules, qu'allons-nous faire ? C'est si difficile pour des gens comme nous dans ce milieu...

– Est-ce que tu m'aimes ?

– Oh oui alors, et à un point...

– Alors où est le problème ? Il nous suffira d'être discrets. Bien, maintenant il vaut mieux ouvrir l'œil si nous ne voulons pas être massacrés par le patron !

De son côté, Loïc, frustré de n'avoir pas pu rejoindre sa dernière conquête, tenta à nouveau le coup avec Amélie.

– Dis, Poulette, ça te dirait qu'on s'amuse un peu ensemble après le boulot ?

– Même pas dans tes rêves ! De toute façon, tu as déjà quelqu'un, non ?

– Oui, mais je ne serais pas contre un petit extra.

– Insiste encore et je te flanque une baffé, obsédé !

Loïc n'insista pas. Se faire jeter deux fois par la même fille, il fallait le faire !

Le reste de la nuit se passa sans problème. Il n'y aurait pas de victime cette fois-ci.

Au commissariat central, le commandant Charles Dufour ne décolérait pas. Il commandait une brigade de 15 lieutenants et un capitaine. Il avait envoyé ses plus fins limiers rechercher des indices, mais en pure perte. Ils étaient revenus bredouilles. Et ce qui le vexait encore bien plus, c'était que le troisième crime avait été commis alors que c'étaient *ses* hommes qui patrouillaient et non ces minables du 8^{ème} arrondissement. Bien que cela ne lui plût pas outre mesure, sous la pression de sa hiérarchie, il dut faire appel au plus éminent psychiatre de la ville, Edmond Lefondus, pour obtenir un profil psychologique du tueur. Le professeur Lefondus examina avec soin toutes les pièces du dossier. Si les photos des scènes de crime et les rapports du médecin légiste et de la police scientifique ne purent lui apprendre grand-chose, le *modus operandi* du meurtrier lui permit de dresser un profil assez vraisemblable. C'est donc devant l'ensemble des policiers concernés, ceux de la brigade du 8^{ème} y compris, qu'il donna ses conclusions.

– Étant donné le peu d'éléments apportés par l'enquête, je ne peux vous donner qu'une estimation. Le fait qu'il ait déplacé sa victime dans le troisième meurtre sur une distance minimale de 3 km, portant un " poids mort " de 65 kg, aller et retour tout en évitant les patrouilles me fait supposer qu'il s'agit bien d'un homme âgé d'environ vingt-cinq à quarante ans. Il est physiquement robuste, et semble avoir une connaissance approfondie des procédures policières. Peut-être un candidat au concours de l'ENSOP ayant échoué ou encore quelqu'un ayant reçu une formation paramilitaire. Quant à ses motivations, il est quasiment certain qu'il a subi des sévices sexuels durant son enfance et ce pendant une assez longue période, d'où le fait de sodomiser ses victimes. Le souvenir de ces sévices est resté enfoui dans son subconscient jusqu'à émerger récemment pour une cause inconnue. Voilà, c'est tout ce que je peux vous dire pour l'instant. Si vous avez des questions...

– Professeur, vous dites qu'il a été violé dans son enfance, sûrement par un homme, n'est-ce pas ? Alors pourquoi s'en prend-il à des femmes et non des hommes ?

– Eh bien, peut-être est-ce sa façon de se venger de sa mère qui n'a pas vu, ou pas voulu voir ce qu'il se passait.

– D'après ce que nous savons, il est assez futé pour ne laisser aucune trace. Il doit donc aussi faire en sorte que ses victimes ne puissent pas le reconnaître. Alors, pourquoi les tue-t-il ?

– Je vais peut-être vous étonner, mais je pense que c'est par compassion.

Devant l'air ahuri de l'assistance, il s'explique :

– Peut-être veut-il leur éviter le traumatisme d'avoir été violées, traumatisme qu'il a lui-même subi durant son enfance. Mais ce n'est qu'une hypothèse, bien sûr.

Le lendemain de l'exposé du profileur, Pierre trouva une seconde lettre sur son bureau.

**Officiers de l'Inspection Générale de la Police Nationale (IGPN), communément appelée Police des polices.*

Inquisition

Cette seconde lettre était aussi ironique que la première.

« Salut, poulet !

Tu croyais qu'en resserrant les mailles du filet tu arriverais à me prendre dedans ? Grossière erreur, mon cher. Ni tes toutous, ni les bouffons du commissariat central n'arriveront à me coincer. Et pour preuve, vous aurez une surprise la prochaine fois. Allez, cauchemarde bien en rêvant de moi...

L'Ombre »

En lisant cette lettre, Pierre se mit à rugir comme un lion se coinçant la patte dans une porte. Jules, qui était à côté, crut bon d'intervenir :

– Du calme, Patron, cette ordure ne mérite pas que vous fusilliez vos neurones pour lui ! On finira bien par le coincer ; il va forcément faire des erreurs.

– Le problème, Jules, c'est que jusqu'à présent, il n'en a fait *aucune* ! Je me demande, d'ailleurs, comment il est si bien renseigné...

À ce moment, le portable de Pierre sonna.

– Oui, Deschamps à l'appareil. Ah, c'est toi ! Tu es rentrée depuis ce matin ? ...Ça tombe bien, j'ai moi-aussi à te parler. Bon, à l'endroit habituel dans, disons... une demi-heure.

Bien sûr, tout le monde avait compris qui était au bout du fil. Amélie rougit légèrement en comprenant que Pierre allait rompre sous peu avec Sylvie. Lorsqu'il arriva au salon de thé où ils allaient souvent, Sylvie s'y trouvait déjà. Il s'avança et s'assit à sa table.

– Ben mon poulet, pas de bisou aujourd'hui ? Je vais pleurer sinon !

Il lui donna donc un rapide baiser et se rassit. À sa mine, elle comprit aisément ce qui allait arriver, mais elle s'y était préparée depuis le début de leur relation.

– Bon, il faut que je te dise...

– Pas la peine, j'ai compris. Tu veux reprendre ta liberté, c'est bien ça ?

– Oui, j'ai rencontré une femme, et je crois, non, je suis sûr que j'en suis vraiment amoureux.

– Ce serait pas la petite Amélie, par hasard ? J’avais remarqué qu’elle était folle de toi. Bien joué, la minette !

Pierre avait tellement rougi que toute réponse devenait superflue.

– Bon, mais finalement, ça m’arrange bien, parce que... moi aussi j’ai rencontré quelqu’un... et je crois que cette fois, c’est le bon.

– Je le connais ?

– Non, c’est un nouveau steward engagé par la compagnie. Dès qu’on s’est vus, ça a été le coup de foudre pour tous les deux. Alors...

– Bon, je suis content pour toi. On restera quand même amis, n’est-ce pas ?

– Bien sûr, mon poulet. On ne se quitte pas parce qu’on s’est fâchés, et puis, on a passé de bons moments ensemble. Alors je te souhaite bien du bonheur avec ta gamine.

– Tu as la dent dure ! Mais merci quand même. Pareil pour toi avec ton bellâtre.

C’est donc le cœur léger que Pierre retourna au commissariat. En y arrivant, il fit un discret clin d’œil à Amélie. Elle sentit son cœur battre la chamade et ses joues se colorèrent délicatement.

Enfin, nous pourrons nous aimer sans réserve. Je suis si heureuse qu’il n’appartienne plus qu’à moi !

Sur ces entrefaites, les inspecteurs de l’IGPN avaient fini leurs enquêtes sur le personnel du 8^{ème} et s’apprêtaient à leur « rendre visite ». Pierre, sentant le coup venir, avait averti ses lieutenants.

– Bien, les enfants. Ils vont vous faire mijoter à petit feu* et feront ce qu’il faut pour vous embrouiller jusqu’à ce que vous vous contredisiez. Alors, gardez la tête froide, répondez poliment, et surtout, ne perdez pas votre calme, compris Paul ? Ça leur ferait bien trop plaisir. De toute façon, ils ne pourront rien prouver contre nous, alors confiance !

Le lendemain, les inspecteurs Eric Pressoard et Justin Crémafour de l’IGPN arrivèrent au commissariat et réquisitionnèrent d’office le bureau de Pierre pour opérer leurs *hautes œuvres*. Ils commencèrent par les lieutenants, se réservant le capitaine comme plat de résistance. C’est Jules qui ouvrit le bal. Ce dernier répondit avec flegme et courtoisie à toutes les questions piège des deux inspecteurs, sans se départir de son calme.

– Lieutenant Machez, aussi loin que nous ayons pu remonter, il apparaît que vous n’avez jamais eu de petite amie. Cela veut-il dire que vous êtes... euh, comment dire...

– Gay ? N’ayons pas peur des mots. Mais en quoi cela pourrait-il concerner notre affaire ? Je ne vous apprends pas que la ségrégation sexuelle est illégale. Je suis encore libre d’occuper mes loisirs comme je l’entends.

– Sauf si durant ces loisirs vous violez et assassinez des femmes !

– Est-ce une accusation formelle ? Non, n’est-ce pas ? Dans ce cas, je vous salue bien bas.

Et il sort tranquillement sous le regard frustré des deux vautours. Dans le couloir, il croise Yvan qui était le suivant à se faire cuisiner. Il lui chuchote au passage :

– N’aie pas, Chéri, ils ne peuvent rien contre nous, même s’ils ont des doutes, d’accord ?

Yvan, malgré sa timidité, tint tête à ses deux bourreaux, et, grâce aux encouragements de Jules, ne tomba pas dans le piège de son orientation sexuelle.

– Messieurs, je ne vois pas en quoi mes préférences sexuelles vous regardent. Vous entrez là sur un terrain miné et je pourrais porter plainte contre vous pour harcèlement.

Les deux bourreaux n’insistèrent pas. Décidément, ces types étaient coriaces ! Ils espéraient avoir plus de chance avec les deux derniers. Loïc se montra tellement charmant et courtois que c’est eux qui furent déstabilisés. Rien à en tirer, non plus. Ils commençaient à désespérer de pouvoir se mettre quelque chose sous la dent ! Enfin, ce fut le tour de Paul, Amélie ayant été dispensée étant donné que le tueur ne pouvait être qu’un homme.

– Lieutenant Frankeur, vous avez gagné vos galons par concours interne, n’est-ce pas ?

– Ouais, ça vous défrise ? Et j’suis pas le seul dans c’cas, non ? Qu’est-ce que ça a à voir avec notre fourbi ?

– Rien, en fait. C’était une simple observation.

– Alors observez seulement c’qui en vaut la peine !

– Où étiez-vous lorsque ces crimes ont été commis, cette question en vaut-elle la peine ?

– Mouais, admettons ! J’étais dans mon pieu où j’faisais reluire ma bourgeoise. J’ai c’qui m’faut à la maison, pas la peine d’chercher ailleurs. Maintenant, arrêtez-moi si vous n’avez pas peur du ridicule !

– Nous nous en garderons bien tant que nous n’aurons pas de preuves irréfutables.

– Alors sur ce, salut la compagnie. J’ai pas de temps à perdre, moi !

Les deux rapaces firent une petite pause histoire d’échanger leurs impressions.

– Ils ont tous quelque chose à cacher, comme tout le monde, mais rien de probant.

– Et l’autre petite frappe qui menace de porter plainte contre nous !

– Mais c’est qu’elle le ferait, la méchante ! dit son collègue d’un ton exagérément efféminé.

Après une bonne pinte de rire, il reprit, mais d’un ton normal :

– Tu le verrais violer et assassiner des femmes ? Après tout, la sodomie, c’est son rayon, non ?

– Hmm... J’en doute. Dans le couple, c’est sûrement lui qui « reçoit ».

– Bon, maintenant le plus gros morceau. Ça ne va pas être de la tarte !

Ils firent donc appeler Pierre, qui pour une fois s’assit dans son bureau non pas dans son fauteuil, mais sur la chaise des suspects.

– Capitaine Deschamps, après une scolarité où vos résultats étaient fort honorables, vous avez fait votre service militaire dans le corps des parachutistes, n’est-ce pas ?

– Votre question est sans objet, puisque cela figure dans mon dossier.

- Certes, mais j’y viens. Vous avez sans doute appris les techniques de mise à mort silencieuse d’un ennemi...
- Bien entendu. Mais je n’ai jamais eu l’occasion de les expérimenter, l’armée n’envoyant que des militaires de carrière dans ses missions, qu’elles soient officielles ou non.
- Bon, laissons cela. Nous avons noté dans votre histoire une *zone d’ombre* de plusieurs années. Pour être précis, tout ce qui vous concerne avant l’âge de dix ans, où vous avez été confié au couple Deschamps qui vous a ensuite adopté. Pourriez-vous nous en dire plus ?
- Je vous le dirais peut-être si j’en avais le moindre souvenir. À dix ans, j’ai eu un accident de la circulation qui m’a causé un traumatisme crânien. L’unique conséquence a été la perte totale et irréversible de tous mes souvenirs d’enfance.
- Et vous n’avez jamais cherché à les retrouver ?
- Non, car après la mort de ma mère et de son compagnon dans cet accident, j’ai été adopté par des gens merveilleux.
- Cela vous indiffère de ne pas savoir ce qui vous est arrivé dans votre enfance ?
- Tout à fait. Mes parents adoptifs m’ont aimés comme si j’étais vraiment leur fils et m’ont offert la plus heureuse des enfances. Alors pourquoi chercher ailleurs ce qui ne m’aurait rien apporté de plus ?
- Mais, peut-être que ce qui a pu se produire dans votre enfance, et que vous semblez ignorer, a un rapport avec l’affaire qui nous occupe...
- Dois-je comprendre que vous me soupçonnez d’être l’auteur de ces crimes abominables ? Dans ce cas, arrêtez-moi. Mais si vous ne pouvez pas prouver ma culpabilité de façon indiscutable, vous risqueriez de le payer très cher !
- Rassurez-vous. Nous ne sommes pas stupides au point de prendre ce risque. Vous êtes donc libre.

Les deux inspecteurs quittèrent alors le commissariat sans même s’excuser du dérangement. Ils repartaient bredouilles, puisqu’ils n’avaient pu coincer personne, mais leur intime conviction était faite : le tueur était sans aucun doute l’un de ces hommes, même s’ils ne pouvaient rien prouver...

Pour fêter le départ et la déconvenue des deux inspecteurs, le Goff offrit une tournée générale à la brigade dans le bistro du coin. Au fond, il était soulagé qu’aucun de ses hommes n’ait pu être incriminé. Cela aurait été désastreux pour sa retraite prochaine...

**D’où leur surnom !*

Le piège

L'Ombre tint parole, et quelques jours après le passage des deux inspecteurs de l'IGPN, une quatrième victime fut découverte... dans la buanderie du commissariat du 8^{ème}. Livraison à domicile, en quelque sorte. Comme l'avait prédit le légiste en plaisantant, elle était complètement nue, mais recouverte d'un drap, emprunté dans la dite buanderie. Charmante attention du tueur pour ménager la pudeur de sa victime ! Le légiste fit les mêmes observations que pour les précédentes, à savoir quasiment rien. La scientifique, quand à elle, fut incapable de déterminer à quel endroit avait eu lieu le crime, ses vêtements n'ayant pas été retrouvés. La surprise annoncée par le tueur était donc de taille ! Comment avait-il pu échapper à la surveillance étroite des *champions* du commissariat central ? Le commandant Dufour était dans tous ses états.

– Ah, on peut dire qu'il ne manque pas d'air, le pourri. Arriver à la déposer dans le commissariat du 8^{ème} à notre barbe et notre nez !

L'un de ses lieutenants lui fit remarquer :

– Patron, vous ne trouvez pas curieux qu'il ne se passe rien quand c'est la brigade du 8^{ème} qui monte la garde ?

– J'avais remarqué, merci. Et les bœuf-carottes aussi. Ils n'ont pu coincer personne, mais ils sont persuadés que le tueur est l'un de ces hommes. Et je le pense aussi. Nous n'avons plus qu'une seule solution : lui tendre un piège !

– Et vous pensez que malin comme il est, il va mordre à l'hameçon ?

– J'en suis sûr. Mais il faudra jouer finement. Je vais mettre ça au point avec le divisionnaire.

Tandis que se tramaient ces sombres desseins, Jules et Yvan filaient le parfait amour. Jules avait eu dans le passé un amour qui avait connu une fin tragique. C'était un de ses camarades au lycée. Dès le premier regard, ils avaient eu le coup de foudre l'un pour l'autre. Ils avaient été heureux ensemble plusieurs années, jusqu'à ce que, à la suite d'une transfusion avec du sang contaminé, son amant contracta le sida. Alors que certains séropositifs peuvent vivre des années sans développer la maladie, le malheureux tomba très rapidement malade. Aucun traitement ne put le soulager et il décéda quelques mois à peine après la transfusion fatale. Jules fut inconsolable pendant des années, jusqu'à sa rencontre avec Yvan trois ans plus tôt. Il n'aurait jamais cru pouvoir tomber à nouveau amoureux, aussi avait-il longtemps hésité avant de se déclarer. La nuit de leurs aveux, Jules avait donné à Yvan l'adresse d'une auberge en dehors de la ville, tenue par un couple gay. C'est là qu'ils purent se retrouver pour s'aimer en toute tranquillité, les aubergistes leur assurant toute la discrétion souhaitable. Yvan n'avait jamais eu de rapports intimes avant Jules. C'est donc en « vierge » qu'il s'offrit, et Jules se montra suffisamment patient et doux pour que tout se passe pour le mieux. Contrairement à ce qu'avait supposé l'inspecteur de l'IGPN, Jules et Yvan se partageaient équitablement le *rôle de receveur*, à leur grande satisfaction. Bien entendu, personne au commissariat n'aurait pu soupçonner l'existence de leur liaison, tant ils adoptaient au travail une attitude parfaitement normale et conforme à leur caractère. Il en était de même pour Pierre et Amélie, qui jouaient à la perfection le jeu supérieur-subordonnée. Mais en privé, Amélie menait Pierre par le bout du

nez, car il ne pouvait rien lui refuser et il en était heureux ! Un soir, après qu'ils eurent fait l'amour, Amélie était pensive.

– Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie, ce n'était pas assez bien ?

– Oh non. C'était fabuleux, comme toujours ! C'est pas ça, mon amour. J'étais en train de me demander... Tu crois que le tueur pourrait être un des nôtres ?

– L'idée me fait horreur, mais on ne peut pas la rejeter, quoique je ne voie personne faire ça parmi mes lieutenants. Non, je pencherais plutôt pour quelqu'un qui le renseigne. Encore que je ne vois pas qui ni surtout pourquoi !

– Mais c'est vrai que c'est bizarre que les meurtres ne se produisent que lorsque nous ne sommes pas de garde.

– C'est sans doute une coïncidence, tu ne crois pas ? Et puis, pourquoi ce fumier aurait la bonté de nous épargner ? Non, avec les lettres qu'il m'envoie, il n'aurait sans doute pas l'envie de me louper.

– Quand donc va finir ce cauchemar ? Au fait, pourquoi est-ce à toi qu'il écrit ?

– Alors là, tu me poses une colle ! Je n'en ai vraiment aucune idée. Peut-être quelqu'un à qui j'aurais, involontairement bien sûr, fait du tort. Mais je ne vois pas qui...

Ils arrêtaient là leur discussion pour jouer à des jeux bien plus agréables.

Dans son bureau, le commandant Dufour examinait pour la n^{ième} fois le rapport des deux inspecteurs de l'IGPN.

« Lieutenant Machez, Jules : bonne scolarité, rang honorable à l'ENSOP. Officier plutôt doué et efficient. Très probablement homosexuel.

Lieutenant Soizic, Yvan : particulièrement doué. Sorti second de sa promotion à l'ENSOP. Remarquable esprit logique. Très certainement homosexuel.

Lieutenant Simonet, Loïc : une politesse raffinée et un grand contrôle de soi. Culture générale étendue. Doit faire des ravages chez les femmes. De plus, officier bien noté par sa hiérarchie.

Lieutenant Frankeur, Paul : devenu lieutenant par concours interne. Éducation médiocre, peu de finesse, mais un solide bon sens. Caractère assez vif et emporté.

Capitaine Deschamps, Pierre : particulièrement intelligent. Service militaire dans les paras. Officier très bien noté et très apprécié par ses lieutenants. Une zone d'ombre dans son histoire concernant sa petite enfance.

Chacun de ces hommes pourrait être le tueur, mais nous n'avons rien trouvé de probant. »

Le message était clair : c'est parmi eux que se trouvait certainement l'assassin.

Mais bon sang, lequel a le profil idéal pour ça ? Deschamps, avec sa formation de para et son passé fumeux, l'un des deux pédés, ça leur irait bien ! Simonet, trop parfait pour être vrai, ou encore Frankeur avec son fichu caractère ?

S'il voulait piéger le tueur, il faudrait que son piège ne présente aucune faille. Et là était la principale difficulté. Son dernier exploit avait ébranlé la confiance du commandant. Comment diable avait-il fait pour parvenir à la buanderie du commissariat en transportant un cadavre sans être vu par personne ? Cela tenait du miracle. Et puis, où avait-il trouvé sa victime et où l'avait-il tuée ? Le secteur était tellement surveillé que rien n'aurait pu passer au travers.

En fait, le tueur, qui connaissait parfaitement le secteur, avait trouvé sa victime dans l'arrondissement voisin, non surveillé, puis, après l'avoir tuée et s'être débarrassé de ses vêtements, il l'avait transportée au commissariat en passant par les égouts, que le commandant n'aurait jamais pensé à faire surveiller. Près de la buanderie se trouvait une bouche d'égout invisible de l'extérieur, ce qui lui avait permis d'y emmener tranquillement sa victime. Le commandant décida alors de tenir un « conseil de guerre » avec le divisionnaire, le capitaine de sa brigade et le professeur Lefondus, dont les connaissances en psychologie leur seraient d'un grand secours. C'est le divisionnaire qui ouvrit le feu :

– Messieurs, nous nous trouvons devant un cas fort épineux. Notre homme est particulièrement intelligent et apparemment très bien renseigné sur nos intentions, ce qui nous laisse supposer qu'il fait partie du commissariat du 8^{ème}. Commandant, vous proposez un piège, mais de quelle nature ?

– Peut-être en l'obligeant à se montrer imprudent. Comment supporterait-il d'apprendre qu'on a arrêté quelqu'un soupçonné d'être le tueur ? Qu'en pensez-vous, Professeur ?

– Il est certain que son ego en souffrirait. Mais fera-t-il pour autant les erreurs que vous attendez ? J'en doute. Il comprendra bien vite votre manœuvre. Et puis, cela risque de l'inciter à faire une cinquième victime pour vous démentir !

Le capitaine explosa :

– Il la fera de toute façon si nous ne faisons rien. Alors autant tenter le coup !

– Vous avez quelque chose à proposer ? demanda le divisionnaire.

– Eh bien, pourquoi ne pas l'appâter avec l'une de nos lieutenants femme ? La plupart d'entre elles pratiquent les arts martiaux et sont parfaitement de taille à se défendre.

– L'idée n'est pas mauvaise, dit le commandant. Mais il y a un os. Comment l'obliger à se trouver à un endroit donné et à un moment précis où nous serions en embuscade ?

– On pourrait trafiquer le planning des rondes pour ça, non ? Donner au commissariat du 8^{ème} un planning différent laissant apparaître une faille dans laquelle notre homme ne résistera pas à s'engouffrer.

Le professeur crut bon d'intervenir.

– Messieurs, votre idée fonctionnerait sûrement avec un criminel ordinaire. Mais ce n'est pas le cas ici. Je suis certain qu'il flairera aussitôt votre piège et n'y tombera pas. Ne le sous-estimez pas !

– Même si nous n'avons qu'une infime chance de le coincer comme ça, il faut la tenter, qu'en pensez-vous, Monsieur le Divisionnaire ?

– L'idée ne m'emballa pas vraiment, mais je ne vois rien d'autre à tenter pour l'instant. Accordons-nous quelques jours pour y réfléchir encore et, le cas échéant, prévoir un plan B au cas où le piège ne fonctionnerait pas.

Sur ces sages paroles, la séance fut levée. Le commandant eut alors une idée qui lui parut excellente. Une lieutenant femme ? Et pourquoi pas Amélie Lefebvre ? Il avait vu dans son dossier qu'elle était ceinture noire 3^{ème} dan de judo et de karaté. De plus, connaissant bien ses collègues, il lui serait facile d'identifier le tueur pour peu qu'elle puisse le voir, même brièvement. L'idée était à creuser...

Ombre et lumière

Le lendemain de ce « conseil de guerre », une nouvelle lettre de l'Ombre fut remise à Pierre.

« Salut, poulet de mon cœur !

Une bonne nouvelle pour la flicaille : tu peux dire à cet empafé de Dufour que je vais prendre des vacances. Ça vous permettra de reprendre des forces pour essayer de me coincer à mon retour. C'est-y pas gentil, ça madame ? Allez, bon repos et éclate-toi bien avec qui tu sais. À plus !

L'Ombre »

Comment peut-il savoir pour Amélie et moi ? Personne ici n'est au courant ! Est-ce que par hasard il me surveillerait ? Faudra que je passe mon appart' au peigne fin !

Paul se montra sarcastique :

– Bien aimable, le gus ! S'il s'imagine qu'on va le croire et baisser notre garde... Au fait, comment sait-il avec qui vous vous éclatez ?

– C'est vrai, renchérit Jules. Même nous, vos plus proches collaborateurs, nous l'ignorons encore !

Loïc continua à enfoncer le clou :

– C'est pas chic de votre part. Vous auriez pu nous mettre au parfum, non ?

– Non, mais ça va comme ça, les morveux. Lâchez-moi les baskets, bande d'obsédés ! ...Mais Paul a raison. C'est sûrement une manœuvre pour avoir les coudées franches. Donc, on change rien à nos habitudes, compris ?

Trop occupés à titiller leur patron, personne, sauf Yvan, n'avait remarqué qu'Amélie avait violemment rougi. Elle s'était vite reprise, mais pas suffisamment pour qu'il ne s'en aperçût pas.

Alors le patron et elle... Chapeau, la fille, tu as réussi un exploit. Et vous êtes aussi forts à cacher ça que Jules et moi. Mais sois sans crainte, je ne trahirai pas votre secret.

Le soir même, ils devaient patrouiller. Pierre avait encore changé la composition des binômes, afin que personne ne puisse soupçonner sa liaison avec Amélie. Paul se trouvait avec Loïc, ce qui fit grimacer ce dernier, Amélie avec Yvan et Pierre avec Jules. Durant leur ronde, Yvan, avec un sourire en coin, dit à Amélie :

– Dis-moi, Amélie, c’est avec toi que le patron sort, n’est-ce pas ?

Amélie blêmit et son cœur menace de s’arrêter.

– M-Mais tu dérailles, mon pauvre ! Qu’est-ce qui te fait croire ça ? C’est absurde !

– Deux choses : d’abord, tu es tombée amoureuse de lui dès ton arrivée au commissariat. Tout le monde, sauf lui, l’a remarqué. Ensuite, j’ai vu ta réaction quand il nous a lu la lettre ce matin. Le doute n’était plus permis.

– En admettant que ça soit vrai, que vas-tu faire ? Le dire aux autres ?

– Certainement pas. Parce que... parce que, moi aussi, je cache quelque chose...

– Ah bon ? Et je peux savoir, puisque tu connais mon secret...

– Je vais te le dire, mais jure-moi que tu n’en parleras à personne, et surtout pas au patron, en confidence sur l’oreiller.

– D’accord, si tu me fais la même promesse.

– Eh bien, j’ai une liaison avec Jules depuis quelques temps. Ça ne te choque pas, au moins ?

– Pas du tout. En fait, je me doutais un peu que tu étais homo. Mais Jules, j’y aurais jamais pensé !

– Alors petite sœur, ça marche comme ça, motus et bouche cousue tous les deux ?

– Ça marche, grand frère !

Et elle l’embrasse amicalement sur la joue. Tous deux se sentaient soulagés, car chacun était sûr de la discrétion de l’autre. Bien entendu, la nuit fut calme, puisque c’était la brigade du 8^{ème} qui montait la garde. Une semaine passa, puis deux, puis tout le mois sans que l’Ombre se fut manifesté. Contre toute attente, il avait tenu parole et s’était effectivement mis *en vacances*.

Le commandant Dufour trouvait de plus en plus que son idée d’utiliser Amélie comme appât était géniale. Il la fit donc discrètement convoquer à son bureau, en lui recommandant de n’en parler à personne. Pour s’y rendre, Amélie dut inventer une course urgente à faire. Ça lui en coûtait de mentir à Pierre, mais le commandant avait été formel : aucun des membres de la brigade, et surtout le capitaine, ne devait savoir où elle se rendait. C’est avec curiosité et appréhension qu’elle pénétra dans son bureau.

– Asseyez-vous, lieutenant Lefebvre. Je vous ai convoquée car j’ai une mission spéciale à vous confier.

– À vos ordres, Commandant.

– J’ai vu dans votre dossier que vous êtes maître en arts martiaux et extrêmement performante au tir. Aussi, je pense que vous êtes la personne idéale pour l’opération que nous allons monter.

- Je vous remercie de vos compliments, mais n’avez-vous pas dans votre équipe des personnes encore plus performantes que moi ?
 - Certes, mais le fait que vous apparteniez au commissariat du 8^{ème} arrondissement a quasiment imposé votre choix. Voici de quoi il s’agit : nous sommes persuadés, ainsi que les inspecteurs de l’IGPN et que le professeur Lefondus, que “ l’Ombre ” est l’un de vos collègues, y compris le capitaine. Nous avons donc décidé de lui tendre un piège, dont vous serez l’appât.
 - Excusez-moi, Commandant, mais si c’est réellement l’un de mes collègues, ce dont je doute vraiment, il risque de me reconnaître, non ?
 - Aucune chance. Avec une nouvelle couleur de cheveux, un maquillage différent et des lunettes, même votre mère ne vous reconnaîtrait pas. Vous serez équipée d’une oreillette et d’un micro-boutonnière pour rester en contact avec nous. Cette fois, il ne nous échappera pas !
 - Et comment comptez-vous l’amener à l’endroit et à l’heure précise de votre embuscade ? Cela me semble assez aléatoire...
 - Nous allons envoyer au commissariat du 8^{ème} un planning des rondes légèrement modifié, faisant apparaître une opportunité à un endroit et une tranche d’heure précis. Bien entendu, l’endroit sera étroitement surveillé par de nombreux policiers soigneusement dissimulés et nous fermeront tous les accès du lieu dès qu’il y sera entré.
 - Sauf votre respect, Commandant, ce plan n’a aucune chance de fonctionner. L’Ombre nous a prouvé à plusieurs reprises sa remarquable intelligence. Croyez-vous vraiment qu’il ne va pas comprendre où vous voulez en venir ? Pensez-vous qu’il sera assez stupide pour tomber dans votre piège ?
 - Stupide, certainement pas. Mais je compte sur sa fierté. Il voudra nous prouver qu’il peut se tirer de n’importe quelle disposition que nous prenons pour l’appréhender. C’est une chance à courir, même si elle est faible.
 - Je vois. Mais pourquoi tenez-vous tellement à ce que cela soit moi ? N’importe qui ferait aussi bien l’affaire, n’est-ce pas ?
 - Vous seule serez capable de l’identifier s’il se montre ne fut-ce qu’un court instant. Alors, acceptez-vous la mission ?
 - Je veux bien, non pas parce que cela semble une bonne idée, mais parce que je suis persuadée qu’aucun de mes collègues et encore moins mon capitaine, n’est l’Ombre. Ce sera une bonne occasion de le prouver.
 - Merci d’accepter, même pour ces raisons. Il va de soi que personne dans votre brigade ne doit être au courant de ce qui se prépare. Cela s’applique aussi à votre hiérarchie, bien entendu.
 - À vos ordres, Commandant. Puis-je me retirer à présent ?
 - Je vous en prie. Vous recevrez sous peu nos instructions détaillées.
- De retour au commissariat, Amélie était perplexe. Devait-elle en parler à Pierre ou, comme l’avait exigé le commandant, garder le secret le plus absolu ? Mais étant persuadée qu’en aucun

cas l'Ombre ne pouvait être l'un de ses collègues et encore moins son capitaine, l'amour de sa vie en qui elle avait toute confiance, elle jugea inutile de le faire. De toute façon, l'Ombre ne tomberait jamais dans un piège aussi grossier. La semaine s'acheva sans incident. La semaine suivante, c'était au tour du commissariat central d'assurer les rondes. La petite brigade allait enfin pouvoir se reposer.

Le dimanche soir, dernier jour de garde pour Pierre et ses lieutenants, Amélie reçut un E-mail de Dufour. Il contenait les instructions précises qu'elle devrait suivre à la lettre, le piège devant avoir lieu le mardi suivant. Le lundi soir, elle se rendit chez Pierre pour y passer la nuit. Après qu'ils eurent fait l'amour, Pierre demanda à Amélie :

– Chérie, tu viendras aussi demain soir ?

– Ah, désolée, mon amour. Mes parents ont insisté pour que j'aille les voir et j'y passerai sûrement la nuit. Ils se plaignent que je les néglige trop.

– Je comprends ça. Les miens aussi. Tiens, j'irai peut-être les voir demain. En attendant, profitons pleinement de cette nuit, d'accord ?

Ils en profitèrent intensément à plusieurs reprises. Le lendemain, le planning de surveillance du secteur arriva au commissariat du 8^{ème}. En le voyant, Paul émit un long sifflement.

– Vous avez vu ça, les mecs ? Ça pue le piège à plein nez. Jamais l'Ombre ne se laissera avoir !

– Tu as raison, dit Jules. À moins d'être le dernier des crétins, on ne peut pas tomber dans un panneau aussi grossier. Et notre Ombre n'est certes pas un idiot.

– À moins, commença Yvan... À moins qu'ils comptent sur sa fierté. Genre : « *Si tu es si futé, montre-nous que tu peux échapper à ça.* »

– Mouais, possible, dit Pierre. Ma foi, si ça les amuse de perdre leur temps et le fric du contribuable, laissant les faire. Mais je doute vraiment que ça puisse marcher.

Amélie demanda à partir plus tôt, soi-disant pour aller chez ses parents qui habitaient relativement loin, et se rendit au commissariat central. Là, une équipe d'esthéticiennes la transformèrent au point qu'elle eut du mal à se reconnaître elle-même. Puis on l'équipa d'une oreillette et d'un minuscule micro fixé à la boutonnière de sa veste. La nuit tomba bientôt et il fut temps de mettre le piège en place. Des policiers étaient déjà planqués aux alentours de la ruelle sombre choisie pour l'embuscade. Amélie devait la parcourir de long en large jusqu'à ce que l'Ombre arrive pour l'agresser. Au bout d'une demi-heure, elle commençait à trouver le temps long, lorsqu'elle entendit une voix dans son oreillette :

– *Préparez-vous, lieutenant, il arrive !*

– Compris, murmura-t-elle dans son micro.

Elle se concentra, et, lorsqu'elle sentit le bras de l'homme se poser sur son épaule, elle le saisit, se pencha brusquement en avant, fit passer l'agresseur par-dessus elle et l'envoya sur le sol à quelque mètres devant elle. L'homme se releva aussitôt et se mit à courir. Amélie sortit rapidement son luger, pistolet que son père lui avait ramené d'un de ses voyages en Allemagne. Elle se mit à courir derrière l'homme et lui cria :

– Arrêtez ou je tire !

Elle tira un coup de semonce comme l'exigeait le règlement, la balle ne devant pas faire mouche mais seulement servir d'avertissement.

L'Ombre stoppe net, se retourne, un pistolet à la main et fait feu sur Amélie. Celle-ci entend la balle siffler près de son oreille et, par reflexe, tire à son tour. La balle l'atteint en plein cœur et il s'écroule face contre terre. Elle court vers lui, le retourne et lui enlève le masque qu'il portait. C'était un étrange masque mi-blanc, mi-noir, une larme de l'autre couleur au coin de chaque œil. En voyant son visage, Amélie tombe à genoux, pousse un cri déchirant et perd connaissance. Sous ce masque d'ombre et lumière, elle avait reconnu le visage de... Pierre Deschamps.

Épilogue

Amélie fut transportée à l'hôpital où elle resta inconsciente durant trois jours. À son réveil, on lui remit une lettre trouvée dans la veste de Pierre et adressée personnellement à elle. Cette lettre, cette fois manuscrite, était le dernier message de l'Ombre :

« Chère Amélie,

Je ne t'ai jamais vue, mais je sais, en lisant dans l'esprit de Pierre, que tu es jolie et qu'il t'aimait infiniment. Je suis celui qu'il serait peut-être devenu s'il n'avait pas perdu la mémoire. Hélas, ses souvenirs n'avaient pas complètement disparu. Ils se trouvaient encore dans son subconscient et m'ont créé pour venger le calvaire qu'il a subi dans son enfance. Mais le professeur Lefondus t'expliquera ça bien mieux que moi, je lui ai envoyé une lettre lui racontant ce qui m'est arrivé, ou plutôt, ce qui est arrivé à Pierre durant son enfance. Bien sûr, je savais que Dufour me tendait un piège, et c'est volontairement que j'y suis tombé, dans le but de ne pas y survivre. Pourquoi ? Parce que, partageant le corps de Pierre, je partageais aussi son esprit, et sa conscience ne me laissait aucun repos. Je ne pouvais m'empêcher de commettre ces crimes, mais en même temps, cela me faisait horreur. Torturé par ces remords, je n'avais plus qu'une solution : disparaître. Mais ce faisant, je faisais aussi disparaître Pierre. Je suis sincèrement désolé pour toi, mais il n'y avait aucun autre moyen. Adieu gentille Amélie. Tu as eu raison d'aimer Pierre, c'était quelqu'un de bien...

L'Ombre »

Effectivement, on n'avait trouvé sur Pierre ni corde pour attacher la victime, ni chloroforme pour l'endormir. De toute évidence, il n'était pas venu pour commettre un nouveau crime. Ses lieutenants, choqués par la mort de leur capitaine, qu'ils considéraient, si ce n'est comme un père, trop jeune pour ça, tout au moins comme un grand frère, durent suivre plusieurs séances de psychothérapie avec le professeur Lefondus. La lettre, qu'avait reçue le professeur Lefondus, lui permit de faire toute la lumière sur cette curieuse affaire. C'est donc lui qui en tira les conclusions et les transmit aux lieutenants de la brigade :

– Le capitaine Deschamps a perdu son père à l'âge de trois ans. Après deux ans de deuil, sa mère s'est mise en concubinage avec un homme que nous appellerons M. X. Ce qu'elle ignorait, c'est qu'il avait une forte tendance pédophile, et lorsque l'enfant eut six ans, il commença à abuser sexuellement de lui. Cela dura pendant quatre ans, jusqu'à ce que sa mère et son concubin périssent dans un accident de voiture. Après un court séjour à l'A.S.E.*, il fut confié au couple Deschamps.

Au cours de cet accident, Pierre avait survécu par miracle, n'ayant qu'un traumatisme crânien qui ne mettait pas sa vie en danger. À son réveil à l'hôpital, il avait complètement perdu la mémoire. Aussi, lorsqu'il vit le couple Deschamps à son chevet, il crut un certain temps que c'étaient ses parents.

– Il semblerait que ses souvenirs, présents dans une partie inaccessible du cerveau, aient fini par générer une seconde personnalité dont le seul but était la vengeance.

– Ben alors, vous voulez dire le patron était schizo ? s'écria Paul.

– Ah, jeune homme, vous faites là une erreur très courante. Un schizophrène se reconnaît à son comportement bizarre, plus ou moins détaché de la réalité, ce qui n'était pas le cas de votre capitaine, n'est-ce pas ? En fait, il souffrait du *trouble de la personnalité multiple*. Pour une raison inconnue, sa seconde personnalité, latente jusque là, s'est brusquement éveillée et a pu prendre possession de son corps, mais seulement lorsqu'il était endormi. Ceci explique pourquoi les crimes n'étaient commis que lorsque votre brigade n'était pas de surveillance.

Jules intervint à son tour :

– Dans ce cas, est-ce qu'on peut considérer que le patron n'était pas du tout responsable de ces crimes ?

– Absolument. Si l'Ombre connaissait bien sa personnalité principale, en revanche, le capitaine ignorait totalement l'existence en lui de cette seconde personnalité. Vous pouvez donc conserver intacts l'attachement et l'affection que vous aviez certainement pour lui. Il n'était en aucun cas coupable.

Les lieutenants étaient soulagés. La pensée que leur capitaine pût être un horrible criminel leur était intolérable. Un nouveau capitaine fut affecté à la brigade, mais, bien qu'il fût efficace et compétent, il ne put jamais remplacer Pierre dans l'esprit de ses lieutenants.

Le souvenir d'avoir causé la mort de l'homme qu'elle aimait par-dessus tout plongea Amélie dans une profonde dépression. Ce n'est que deux mois plus tard, lorsqu'après des examens de routine elle apprit qu'elle était enceinte, qu'elle put remonter la pente.

C'est l'enfant de Pierre. Je n'ai pas le droit de lui nuire en restant dans cet état. Pour lui, pour mon amour, je dois me ressaisir.

Elle quitta finalement l'hôpital et donna sa démission au divisionnaire. Celui-ci la refusa et lui proposa en échange d'être affectée dans un service administratif de la police. De la sorte, elle ne serait plus en contact avec les malfaiteurs de tout poil et, ayant des horaires réguliers, elle pourrait élever convenablement son enfant. Une semaine après, elle put commencer son nouveau travail dans un bureau de la préfecture. Quelques mois plus tard, elle mit au monde un

garçon qu'elle prénomma Pierre. Pour éviter que Pierre junior ne connaisse les mêmes souffrances que son père, elle décida de n'avoir jamais de liaison suivie avec un homme.

Pour remplacer Amélie, une nouvelle recrue arriva au commissariat. Fraîchement diplômée de l'ENSOP, c'était une ravissante jeune fille de dix-neuf ans. Bien entendu, Loïc la « brancha » aussitôt et put, cette fois, transformer l'essai. Quant à Jules et Yvan, ils continuèrent à s'aimer en toute quiétude et discrétion, et étant du même groupe sanguin, n'eurent pas à redouter les transfusions douteuses. Quelques temps après, Le Goff prit une retraite anticipée. Il n'avait pu résoudre cette affaire, et pis encore, le tueur était le capitaine de sa brigade ! Le calme était peu à peu revenu dans le 8^{ème} arrondissement et la police put enfin arrêter ses rondes nocturnes qu'elle avait maintenue un temps pour rassurer la population...

**Aide Sociale à l'Enfance*

fin